

N. I. Boukharine

La révolution russe et
sa signification

Mai-juin 1917

Source : *The Class Struggle*, Vol. I, N° 1, mai-juin 1917 (en anglais).

Un article russe au même titre paraît dans *Spartak*, n°1, (20-05) 02-06-1917.

WH 170

La révolution russe et sa signification

La première révolution russe de 1905 était l'expression d'un conflit gigantesque entre les forces croissantes de la production d'une part et les conditions réactionnaires, industrielles et politiques de la Russie d'autre part. Un capitalisme en pleine expansion exigeait la liberté du marché intérieur, l'échec de la guerre russo-japonaise ayant rendu impossible l'extension des marchés étrangers. Mais le marché intérieur était tout aussi peu réceptif. L'élément prédominant du peuple russe est sa paysannerie, dont les exigences et le pouvoir d'achat représentaient la base de tout développement capitaliste ultérieur. Ils étaient égaux, il est vrai, mais égaux dans la misère. Une nation de paysans paupérisés, non prolétaires, des paysans qui restaient dans leurs fermes, n'allaient pas dans les villes, et payaient des sommes énormes pour leurs petites fermes à louer aux propriétaires de la noblesse semi-féodale. La noblesse propriétaire d'un côté, le pauvre locataire affamé de l'autre - telles étaient les conditions dans les sections agraires de la Russie. La production agricole capitaliste n'avait pris racine qu'à l'extrême périphérie du pays, dans les provinces baltes et dans le sud de la Russie. Mais son étendue était relativement insignifiante.

Ainsi, le "but" objectif de la Révolution était la création d'un marché intérieur et l'abolition de conditions politiques insupportables. La chute de la Révolution ne signifiait que l'ajournement de la grande catastrophe sociale et de la possibilité d'un stade ultime de développement plus élevé.

Néanmoins, le sang prolétarien qui a coulé en 1905 n'a pas été versé en vain. L'ancienne autocratie a cédé la place à un nouveau régime pseudo-constitutionnel, offrant une certaine opportunité (bien que très limitée) de mener le travail plus large d'éducation révolutionnaire parmi le prolétariat.

Mais même d'un point de vue purement économique, la première Révolution a eu des conséquences qui ne sont pas sans importance. Elle a été suivie de changements fondamentaux dans la structure industrielle nationale, et d'un réajustement conséquent des relations de classe.

Les grands propriétaires, terrorisés par les paysans révoltés, ont vendu leurs biens, soit directement à leurs locataires, soit par l'intermédiaire de ce qu'on appelle les "banques de paysans" (Krestjansky Bank), l'institution gouvernementale qui, en règle générale, fonctionnait comme l'agence commerciale de la noblesse. De cette façon, une petite partie des biens de la grande noblesse terrienne passait entre les mains des agriculteurs les plus riches. Par son programme de réforme agraire, Stolypine, le ministre tsariste, a dissous les anciennes "Mir" (communautés paysannes) et a divisé les terres communautaires de telle sorte que les meilleures portions sont partout tombées entre les mains d'une mince couche de la bourgeoisie agricole. Le résultat fut un renforcement visible de cette nouvelle classe, dont les membres s'organisèrent partout sur une base coopérative.

Mais le statut des grands propriétaires terriens a également changé. L'aile capitaliste moderne s'est renforcée, un phénomène qui peut être attribué principalement aux conditions modifiées du marché mondial. Le prix du blé et du seigle augmentait presque d'heure en heure. Il devenait plus rentable de produire selon les méthodes capitalistes modernes ; l'ancien

système primitif était mis au rebut. Ainsi, le capitalisme agraire s'est solidement implanté en Russie.

Tous ces changements suivaient le rythme des changements qui se produisaient dans le domaine industriel. Avant la révolution, "nos" industries étaient constituées de manière assez particulière. "Nous" avions, d'une part, un système primitif de production fragmentaire, désorganisé, à petite échelle, d'autre part, des entreprises gigantesques qui employaient fréquemment 15 000 à 20 000 ouvriers et employés. Après la Révolution, la concentration du capital a progressé à pas de géant. A l'époque de la contre-révolution, de puissantes associations de fabricants, des associations d'employeurs, des trusts, des syndicats et des combinaisons, des maisons et des corporations bancaires ont vu le jour. En Russie, aujourd'hui, la monopolisation dans quelques branches de l'industrie est très importante ; ainsi, par exemple, les industries du sucre, du métal, du naphte, du textile et des mines de charbon sont entre les mains de quelques syndicats. C'est ainsi que s'est développée en Russie la puissante puissance des organisations bourgeoises unies, la puissance du capital financier, intéressé principalement par l'exportation et le commerce.

La Révolution n'a pas créé un marché intérieur, il est vrai. Cela n'a fait qu'accroître l'appétit de profit de "nos" financiers. Protégé par des tarifs protecteurs scandaleux qui leur permettaient de vendre à des prix relativement bas sur le marché mondial, le capitaliste russe a commencé à vendre ses marchandises en Perse, dans les Balkans, en Asie Mineure, etc. et même en Extrême-Orient. Les opérations bancaires furent accrues, les prêts de l'État à la Chine, à la Perse, etc., organisés ; des transactions diamétralement opposées aux intérêts du capital anglais, français et allemand furent à l'ordre du jour.

La première Révolution elle-même, comme nous l'avons vu, n'a pas entraîné de bouleversement radical. Mais le plus grand phénomène économique de la période contre-révolutionnaire est la croissance du capitalisme *financier* et sa politique d'expansion, ou *impérialisme*.

Deux classes émergent du chaos social, la bourgeoisie libérale, qui se transforme progressivement en bourgeoisie impérialiste, et le prolétariat. Au cours de la première révolution russe, les caractéristiques spécifiques de la révolution étaient déjà bien évidentes, bien que le contenu objectif de la révolution soit entièrement en harmonie avec le capitalisme. Les revendications des masses étaient typiquement bourgeoises, de nature purement démocratique et républicaine ; même les réformes économiques étaient compatibles avec les intérêts du capitalisme - comme, par exemple, la journée de huit heures, la confiscation des terres, etc. Mais bien que la Révolution de 1905 ait été la Révolution *démocratique bourgeoise* de la Russie, la force motrice de ce bouleversement n'était nullement la bourgeoisie libérale, mais le prolétariat, et la paysannerie révolutionnaire qui luttait sous le contrôle du prolétariat. Cette contradiction apparente peut s'expliquer par le fait que la révolution russe est arrivée trop tard, à une époque où le prolétariat était déjà devenu un facteur puissant dans les luttes sociales. Notre libéralisme était donc condamné à une position vacillante, entre la révolution et le tsarisme, une politique qui a finalement abouti à la trahison de toute la révolution. Dans la période la plus critique de la révolution, les libéraux étaient déjà complètement contre-révolutionnaires.

Le déclenchement de la guerre a presque complètement anéanti le mouvement russe. C'était le signal du déclenchement, dans les rangs de la bourgeoisie (y compris ses éléments

libéraux aussi bien que radicaux), d'une indescriptible ferveur patriotique. La politique de conquête menée par la noblesse et les propriétaires terriens s'accordait avec les plans voleurs du groupe qui contrôlait la haute finance de la nation. M. Milioukov chantait depuis longtemps les louanges de la politique sanglante du gouvernement du tsar en Perse et dans les États balkaniques. Ainsi naquit la paix civile russe, bien qu'une grande partie du prolétariat y fût activement et irrémédiablement opposée.

Mais les calculs de la nouvelle classe libérale étaient, après tout, fautifs. L'administration tsariste, malgré l'appui le plus énergique des libéraux, se révéla inefficace sur tous les plans. La corruption, le vol systématique, la désorganisation complète de l'ensemble de l'appareil administratif deviennent de plus en plus évidents. Les besoins de la guerre avaient pratiquement ruiné l'organisme économique rudimentaire de l'économie nationale russe. Au lieu d'augmenter la production de denrées alimentaires, le territoire cultivé a été réduit. La force de toute la nation a été retirée du travail productif et une pénurie d'un certain nombre d'articles de consommation importants a suivi.

Le chaos régnait dans les finances de l'État. Les garanties pour les énormes emprunts de guerre et le paiement des intérêts, les sommes faramineuses nécessaires pour payer toutes sortes de produits de guerre, tout cela, le gouvernement tsariste a essayé de le couvrir par l'impression de papier-monnaie. Ce cours a été suivi, naturellement, par une dépréciation constante de la valeur du papier-monnaie, jusqu'à ce qu'il vaille à peine 50 % de sa valeur nominale. Cela signifiait une augmentation insupportable du coût de la vie. Les prix élevés, en Russie, pendant la guerre, ont donc été causés, non seulement par la pénurie réelle de fournitures, non seulement par les spéculations monopolistes, mais aussi, dans une large mesure, par la politique financière ruineuse du gouvernement.

En même temps, l'effondrement de l'ensemble du transport a augmenté la calamité générale en provoquant une désorganisation complète du marché intérieur. Faute de moyens de transport, la vente des produits était limitée à d'innombrables petits marchés dans la localité immédiate où ils étaient produits.

L'augmentation des taxes fut une autre conséquence de la guerre ; toutes les tentatives de taxer également les classes plus riches furent repoussées sur les épaules du prolétariat et de la paysannerie par le biais de l'augmentation des prix, de l'intensification du travail et du renversement des misérables "lois du travail" russes.

Sur cette "fondation économique" a été construite une "superstructure politique" correspondante.

L'administration centrale, tant civile que militaire, était entre les mains de Raspoutine, du tsar et de leurs partisans, la clique d'idiots et de voleurs de cour négligents, religieux, superstitieux et dégénérés, qui avaient toujours considéré la nation russe comme leur propriété familiale. L'administration locale était partout entre les mains de gouverneurs autocratiques qui dirigeaient leurs territoires comme les satrapes de l'Orient antique.

Le récit d'une séance de la mairie de Moscou, au cours de laquelle une discussion sérieuse sur l'importance du pot-de-vin nécessaire pour persuader les responsables des chemins de fer de Russie d'assurer le transport de la viande sibérienne à Moscou était à l'ordre du jour, montre jusqu'où la corruption était allée.

La "paix civile" en Russie, comme dans tous les autres pays, était assez particulière. Elle signifiait, en fait, un système de bâillonnement et d'oppression tel que la Russie n'en avait plus connu depuis l'échec de la première révolution. La presse ouvrière est suspendue, les syndicats sont dissous, les grévistes sont envoyés au front, jetés en prison ou sommairement fusillés. Rien qu'à Ivanovo-Woznesensk, plus de 100 ouvriers ont été tués. Le prolétariat et la paysannerie ont été séparés sur les champs de bataille et abattus mécaniquement. Si la Russie a pu résister si longtemps aux puissances centrales, c'est uniquement grâce à son réservoir presque inépuisable de chair à canon.

Ces circonstances, qui prouvaient que le régime tsariste était incapable de réaliser ses propres plans d'usurpation, sans parler de ceux de ses partisans libéraux, ont suscité l'opposition des impérialistes libéraux. Le prolétariat opprimé et souffrant se rangea sous la bannière de la guerre civile, aidé par d'importants groupes de la paysannerie.

La bourgeoisie libérale (les Cadets et les Octobristes) et avec elle les sociaux-patriotes, qui ne sont que leurs vassaux serviles, étaient organisés principalement dans les Zemstvo et dans les municipalités. Ils flirtent avec le grand-duc Nikolai, avec leurs alliés démocratiques, avec les cercles dirigeants au sein de l'armée. A la Douma se forma le soi-disant "bloc progressiste", expression parlementaire de la bourgeoisie impérialiste.

Leur opposition était, en fait, plutôt innocente. Ils s'en tenaient à la maxime : "Pas d'infraction à la loi". Comme l'a dit M. Milioukov, "Si la victoire signifie la révolution, je ne veux pas de victoire."

Ce n'était pas le cas des masses prolétariennes. Malgré le manifeste "pacificateur" de quelques traîtres sociaux-patriotes, l'"Avant-garde" prolétarienne développa une intense activité révolutionnaire. Les manifestations de rue, les grèves, la grève générale et les révoltes des ouvriers et des groupes militaires qui fraternisaient avec eux furent les méthodes utilisées dans la lutte. Ces actions de masse ont ouvert la voie au renversement définitif du régime tsariste. La première vague de la seconde révolution a fait voler en éclats le trône de Russie.

La première étape de la révolution a été franchie ; la structure sociale de la machine d'État a été modifiée, une nouvelle classe a pris le pouvoir. L'ancienne classe, semi-féodale, noble, propriétaire terrien, est renversée. À sa place se tiennent les nouveaux dirigeants, la bourgeoisie moderne et capitaliste.

Mais la deuxième étape suivra inévitablement : la transformation de la patrie des Goutchkov - Milioukov en patrie du prolétariat.

Comment se fait-il que les *impérialistes* aient remporté la victoire, alors qu'ils étaient tout sauf révolutionnaires ? La réponse est claire. Tout indique un compromis entre les classes dirigeantes. La révolution n'était pas encore assez forte pour renverser le système capitaliste ; elle n'a fait que déplacer les éléments au sein de la bourgeoisie dans son ensemble, a placé l'aile la plus progressiste à la barre, en écartant la noblesse réactionnaire.

Mais la révolution ne cesse de se développer. En ce moment même, alors que ces lignes sont écrites, il existe à Petrograd deux gouvernements, l'un, celui de la bourgeoisie impérialiste, salué avec joie par les classes bourgeoises des autres nations alliées ; l'autre, la machine gouvernementale du prolétariat, le Conseil des ouvriers et des soldats.

La lutte entre la classe ouvrière et les impérialistes est inévitable. Même les réformes qui ont été proclamées par le gouvernement provisoire étaient des concessions faites par

crainte des menaces du prolétariat. Mais le gouvernement libéral ne sera pas en mesure de réaliser le programme qui lui a été imposé. Le coût élevé de tous les produits de première nécessité et le poids croissant des impôts ne peuvent être diminués dans une proportion mesurable que par la liquidation de la guerre, par la confiscation, par l'annulation des dettes d'État, par l'imposition des classes possédantes, par la fixation des heures de travail et des salaires, par l'organisation des travaux publics, etc.

Mais Milioukov et sa classe doivent payer les dettes qu'ils ont contractées envers les banquiers anglais, français et américains. Ils doivent défendre le principe de la propriété privée, poursuivre la politique d'usurpation, politique suicidaire au stade actuel de désorganisation complète. Le nouveau gouvernement titube donc vers la faillite, pour laisser la place au prolétariat.

Mais la conquête du pouvoir politique par le prolétariat ne signifiera plus, dans les circonstances actuelles, une révolution bourgeoise, dans laquelle le prolétariat joue le rôle du balai de l'histoire. Le prolétariat doit désormais poser une main dictatoriale sur la production, et c'est le début de la fin du système capitaliste.

Une victoire durable du prolétariat russe est cependant inconcevable sans le soutien du prolétariat d'Europe occidentale. Et ce soutien est pleinement garanti par la situation internationale actuelle. Certes, la révolution russe présente des anomalies spécifiques. Mais elle n'est, en tant que produit de la guerre mondiale, qu'une partie de la future révolution mondiale du prolétariat, dont elle représente le premier pas.

Les guerres et les révolutions sont les locomotives de l'histoire, disait un jour un de nos maîtres socialistes. Et la guerre actuelle était destinée à produire la révolution. La ruine de toute économie nationale et, avec elle, la plus grande concentration de capital imaginable, la formation d'unités de production gigantesques, l'adoption du capitalisme d'État, l'avancée de grandes masses sur la scène de l'histoire - et les souffrances insupportables de ces masses. L'oppression du peuple - et son armement - tous ces conflits doivent trouver leur solution dans une catastrophe gigantesque.

Il y a plus de 100 ans, lorsque la bourgeoisie française a coupé la tête de son roi, elle a allumé le flambeau de la révolution en Europe. Ce fut le signal de toute une série de révolutions capitalistes. Aujourd'hui, la bourgeoisie se trouve sur sa tombe. Elle est devenue la citadelle de la réaction. Et le prolétariat est venu détruire son ordre social.

L'appel aux armes de ce grand bouleversement est la révolution russe. Les classes dirigeantes peuvent bien trembler devant une révolution communiste. Le prolétariat n'a rien à perdre que ses chaînes ; il a un monde à gagner.